



**C'EST**

**ONLIT — EDIT IONS**

**DUR  
DE MOURIR  
AU PRIN  
TEMPS**

**Alfredo  
Noriega**





# C'EST DUR DE MOURIR AU PRINTEMPS

**Alfredo  
Noriega**

*Traduit de l'espagnol (Équateur)  
par Alyette Barbier*

**ONLIT** — EDIT  
IONS

Titre original : *De que nada se sabe*

*À la mémoire de Gustavo Garzón  
Qui aurait pu être l'auteur de ces pages*



# PRÉAMBULE

Ce n'est pas par convenance sociale ou par passion de l'anatomie, comme nombre de mes camarades, que j'ai fait des études de médecine. Je n'ai jamais réussi à surmonter l'horreur que me produit un ventre ouvert. Pour moi, chaque opération est un supplice. J'ai rapidement détesté le contact avec les patients, leurs plaintes, leur besoin de consolation que je me sens incapable de satisfaire. Je n'ai jamais accepté de devoir affronter les yeux d'une mère désespérée par la maladie de son enfant ou les supplications d'un homme moribond. J'aurais pu travailler dans un laboratoire, être radiologue ou médecin de famille, de ces médecins qui passent leur vie à soigner des rhumes, des maux d'estomac ou les petites misères d'un hypocondriaque inoffensif.

J'ai opté pour ma spécialité en partie pour que ces années d'études servent à quelque chose, mais aussi pour ne pas avoir à rencontrer, dans un club ou un cercle quelconque, les diplômés de ma promotion ; je l'ai fait pour son côté anonyme, pour éviter les questions, pour ne pas dire les persécutions d'une



cohorte de membres de ma famille à la recherche d'un diagnostic. Aujourd'hui, certains ne se souviennent même plus que je suis médecin et encore moins médecin légiste.

Ce que je n'avais pas prévu, c'est cette mise entre parenthèses quotidienne de ma vie, pour ne pas dire de la vie, où je mets moins de conviction que celle dont paraissent débordants les médecins légistes des séries policières ou des romans célèbres du même genre.

# PREMIER JOUR

« La Lune ne sait pas qu'elle est paisible et claire  
Et elle ne sait même pas qu'elle est la Lune.  
Le sable, qu'il est le sable. Il ne doit pas y avoir  
Une seule chose qui sache que sa forme est bizarre.  
Les pièces d'ivoire sont aussi étrangères  
À l'échiquier abstrait que la main  
Qui les meut. »<sup>1</sup>

Eulalia et Gonzalo sont dans une cave sombre et mal aérée, sur un matelas moisi à même le sol, enlacés. On dirait deux amants dans un abri durant un bombardement ; la scène aurait ainsi quelque chose d'héroïque. Mais non, ils sont à Quito, dans l'un des rares sous-sols de la ville, tout entière construite sur un sol tellurique et irrégulier. Ils s'embrassent tendrement, font durer ce moment et sa douceur, tandis qu'à chaque instant la nuit les ramène à l'humidité du lieu, à la précarité de leur rencontre.

Eulalia se lève et s'en va. Ils ont accepté dès le début que les choses soient ainsi ; pourtant, il y a dans cette répétition, dans cet amour clandestin qu'ils ont construit au fil des jours quelque chose de délicieux. Gonzalo demeure un moment couché, mais finalement se lève à son tour, puis s'en va.

---

1. Toutes les citations sont tirées du poème de Jorge Luis Borges *De que nada se sabe* présent dans le recueil *La rosa profunda*.

La rue lance ses reflets nocturnes, il fait toujours froid à Quito à ces heures-là et il n'y a pas un chat. Il marche vers le centre, la tête enfoncée dans son blouson, il ne pense pas à Eulalia ni à leur amour clandestin, il pense à Quito – qui croirait ça –, il pense à ces nuits noires, immobiles, où le seul bruit est celui des gouttes de pluie qui frappent les pavés. Il disparaît derrière les portes bleues de la maison coloniale où il habite, il traverse l'entrée lentement, secouant ses cheveux mouillés ; soudain, une ombre apparaît derrière une colonne, elle l'attrape en lui passant un bras autour du cou et lui plante un poignard en plein cœur.

C'est ainsi que se termine sa nuit, dans cette entrée au sol de pierre.

Le sang jaillit à flots de la blessure et une vapeur dense envahit le cadavre de Gonzalo. Cáceres observe le corps qui jette ses dernières bribes de vie, ses yeux désormais sans ambiguïté reflètent la lumière nocturne comme de simples miroirs. Il essuie le poignard sur la chemise du cadavre, le range, fait deux pas et se retrouve dehors, dans cette nuit de novembre devenue la scène d'une vengeance. Il prend la direction du nord, puis arrive dans sa rue. Il monte la côte pavée, entre chez lui, se déchausse, va à la cuisine et boit de l'eau. Quand le verre frôle ses lèvres, il se rend compte qu'il tremble. Il enfonce sa main dans la poche de son blouson et il en sort le poignard. Tant de choix possibles, se dit-il : mourir, tuer à nouveau, fuir. Il essaye d'écouter la rumeur lointaine d'une respiration mais sur ses tempes, seul

bat le flux sanguin. Il n'y a pas d'images, il n'y a pas de sons, à peine l'odeur du sang chaud qui fait jaillir la vapeur au contact du sol froid. Il s'assied, puis s'étend sur le carrelage glacé de la cuisine. Il fuit, immobile.

Il fait un rêve agréable : il regarde impavide les eaux d'un fleuve coulant sans cesse sous un pont.

Il est réveillé par les mains douces de son fils. Il sent son corps engourdi mais il sourit en lui disant quelques mots tendres. Il le prend dans ses bras et lui fait boire un verre de lait tiède. Avant de le laisser seul au milieu de la cuisine, il respire pour la dernière fois son odeur de jeune enfant à peine sorti du lit. Le visage du petit se tord en une grimace proche des larmes quand il le voit partir mais Cáceres ne se retourne pas. Il s'en va, remontant vers San Juan alto.

L'enfant reste assis sur le carrelage froid, un goût de vomi dans la bouche. Un long moment plus tard, il se lève et va directement vers la porte de la rue restée ouverte. Le jour s'est levé resplendissant sur Quito, il n'y a plus trace de la pluie nocturne. Sur le trottoir, l'enfant observe la ville qui s'étend, gigantesque à ses pieds.

Il commence à descendre lentement comme s'il éprouvait la solidité du sol, puis il marche à pas fermes. Il est pieds nus. Il arrive au coin de la rue, il n'y a pas une seule voiture à l'horizon, il traverse la rue, tout joyeux. Dans la rue Venezuela, il prend vers le nord jusqu'au parc. Là, il s'assied

pour observer ce début de journée plein d'allées et venues, de klaxons et de cris.

Il entre dans l'église, attiré par le carillon des cloches. Il sent la pression de la voûte immense sur sa poitrine. Il y en a qui confondent cette atmosphère avec un appel du Seigneur, lui, par contre, ressent de la peur. Il fait deux pas en arrière, se retourne et sort en courant. En arrivant dehors il cherche à évoquer un souvenir, mais pas un seul n'apparaît, il regarde encore et encore, de tous côtés, sans reconnaître ni une voix ni un geste. Il va traverser la rue et tout disparaît.

Les piétons se précipitent pour sauver cet enfant allongé sur la chaussée, une femme lui prend la main :

— Il est vivant ! crie-t-elle.

Le conducteur s'arrête, mais dès qu'il aperçoit le corps à terre, il prend la fuite : un fugitif de plus pour Quito. Il est à peine sept heures et demie.

Des sirènes hurlent tandis que les gens continuent à s'attrouper.

Je vois la foule qui s'attroupe au pied de l'église et je préfère m'éloigner, continuer mon trajet quotidien. J'arrive à El Ejido et je le traverse. J'aime le parc, quand il est comme ça, d'un vert lumineux et humide ; j'achète le journal et des chewing-gums.

De la fenêtre du bus, je regarde surpris le défilé rapide des façades. Quand je descends à mon arrêt, une Indienne me frôle. Elle descend l'avenue, sans se retourner pour regarder. Elle va vers l'ouest d'où

je viens. Sa jupe trop longue et trop large lui bat les mollets. L'Indienne est une cloche qui « marche ». Elle traverse une rue après l'autre puis s'arrête devant une marchande de bonbons ; elle en achète un et le met dans sa bouche ; elle continue jusqu'à l'avenue Diez de Agosto, là s'arrête muette face à une pensée unique. Ses yeux s'illuminent brusquement. Elle va faire un long tour pensif, sans prêter attention à ses jambes douloureuses, effectuant un cercle plein d'allégresse intérieure. Ses pieds gonflés palpitent prisonniers de cette forme étroite contre laquelle il n'y a pas de volonté possible. Elle ôte ses chaussures, laissant ses pieds se dégourdir au soleil de cette heure. Encore un matin de ce qu'on a décidé d'appeler « l'éternel printemps de Quito ». Une autre farce dans cette ville pleine d'atavisme : à l'aube, le froid, en milieu de matinée, la chaleur, ensuite, le vent, l'après-midi, la pluie, une pluie déconcertante et la nuit, de nouveau le froid. Ainsi va Quito de nos jours, ainsi en est-il depuis toujours, prisonnière qu'elle est, elle aussi de ses cercles, mais sans une miette d'allégresse. Elle n'en a plus, dirait Hortensia Armendáriz. Une légère brise fait bouger la jupe de l'Indienne ; au milieu de la foule elle regarde impavide ses pieds gonflés, sans la moindre pudeur.

Le chauffeur de taxi Campos ralentit quand il voit l'effervescence face à l'église.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? demande-t-il au passager qu'il emmène à San Juan, mais

celui-ci ne répond pas, plongé dans ses pensées sur le siège arrière.

Campos a tout vu depuis qu'il a commencé à être chauffeur de taxi, il y a quinze ans de cela. Il aime parler du foot du dimanche ou des dernières affaires, mais si le client est de ceux qui n'aiment pas parler, il sait rester silencieux. Il allume sa radio comme seule consolation. Pour changer, résonne une chanson de Leonardo Favio, « La photo de carnet ». Comme si le temps n'avait pas passé, il se souvient de cet amour platonique dont sa mémoire est le seul garant, muse insoupçonnée de ces centaines d'heures passées à conduire sa Mazda 323. Un sourire se dessine sur son visage en même temps que l'image claire de cette jeune fille. Accompagné de cette image, il emmène le passager jusqu'à ce point perdu sur les pentes du volcan. Beaucoup de ses collègues refusent de faire des courses vers les quartiers nichés en pleine montagne, mais lui a confiance dans sa brave petite caisse ; aussi raide que soit la côte, elle répond toujours comme il se doit, malgré ces centaines de milliers de kilomètres durant lesquels elle n'a pris que trois jetons : un sur la portière avant à droite, un autre sur le coffre et le dernier sur l'aile gauche. Trois petits coups de rogne, comme il dit lui-même.

Il regarde à nouveau dans le rétroviseur pour voir si le passager sort de sa torpeur, mais celui-ci a toujours les yeux perdus dans la rue, absorbé par cette scène en mouvement. Campos le laisse tranquille. Il y a des gens comme ça, se dit-il, répétant la

devise de toute sa vie, « chacun son truc » et il siffle la chanson de Favio, avec justesse, ma foi.

Je m'arrête devant la porte d'entrée tandis que l'Indienne à la longue jupe s'éloigne, descendant l'avenue d'où je viens, vers l'ouest de la ville, en direction des pentes du volcan. J'entre dans le couloir sombre, je me dirige vers le fond, jusqu'à l'escalier. Qui aurait pu m'imaginer dans des situations pareilles il y a vingt ans ? ai-je coutume de penser. Parce que, bien sûr, nous avons été élevés pour être des hommes bien, prospères et cela, sans être mauvais, ne mène qu'à la défaite. C'est le pays qui veut ça, m'a dit si souvent mon frère Jorge ; moi, je me contente d'acquiescer. Le cadavre m'attend. Je mets mes gants et je commence à l'examiner. Sa blessure irréprochable, déjà sèche, me rend triste, comme dans un tango. Il faut dire qu'à la radio résonne un tango. Les choses de la vie semblent être comme ça : des morts pleines de nostalgie qui ressemblent au son du bandonéon qui se noie dans sa dernière note. Le pleure-t-on en cet instant ? Je me le demande. Je l'examine des pieds à la tête. Il a un hématome à la hauteur du cou, signe qu'on l'a attrapé par derrière, je fais une incision et je constate qu'il est assez profond. Tandis qu'on plantait le poignard, on l'étranglait. Dans le reste du corps, je ne trouve pas d'hématome, ni d'écorchures, aucune trace de combat. On l'a certainement pris par surprise. Il porte la cicatrice de l'ablation de l'appendice et l'auriculaire a perdu sa dernière phalange, mais il y a longtemps ;



ses mains sont dures et rudes, l'homme est musclé ; il doit exercer un métier physique. Il pèse septante et un kilos et mesure un mètre soixante-sept. Un habitant de Quito classique, au poids et à la stature moyens, qui approche la trentaine, la peau mate, les cheveux noirs, les pommettes saillantes, presque imberbe. Quand je l'ouvre, je détermine la trajectoire de la lame à l'intérieur du corps. Le reste des organes est intact.

Heure de la mort ? La police pense que nous sommes des magiciens quand ils nous demandent ce genre de détails. Et si moi je demandais : heure du commencement de la vie ? Quand ils me répondront, je pourrai peut-être calculer avec précision l'heure de la mort. Je prends sa température, son corps est à 31 degrés. On a dû le tuer au petit matin, entre trois heures et cinq heures, pas plus tard, plus tôt peut-être ; cela dépend de l'endroit où se trouvait le cadavre, du froid et de l'humidité qu'il faisait, de ce qu'il portait. Quand on me l'a apporté il avait le torse nu, mais je ne sais pas si on l'a trouvé comme ça ou si c'est la police ou l'assassin lui-même qui l'a déshabillé. La partie supérieure est rigide, c'est-à-dire que ça fait plus de trois heures qu'il est mort. Qu'ils fassent leurs calculs eux-mêmes avec ces éléments.

Mort violente, écris-je, sur le rapport, entre autres choses, perforation. Profonde perforation, ultime perforation, pourrais-je écrire aussi. Un peu de poésie, penserait Hortensia Armendáriz, nous avons besoin d'un peu de poésie, se répéterait-elle,

un peu d'introspection. Ni l'une ni l'autre ne m'est autorisée cependant. Je ne peux qu'inscrire sur l'autopsie des mesures, simplement, catégoriques, des faits analysés et analysables.

Poignard planté dans le cœur à la hauteur de l'oreillette droite.

L'homme n'a pas senti grand-chose ; si ce n'est la surprise d'un dernier regard en reconnaissant son assassin, sans passion. Comment en avoir dans ces moments-là quand le néant est tout, quand de nouveau le monde redevient un mécanisme fonctionnant ou pas. J'ai imaginé cent fois l'instant d'une hémorragie soudaine, d'une artère qui se bloque, d'un organe qui éclate ou d'un simple morceau de viande qui obstrue la trachée et qui tue, comme ça, une personne pleine de vie. Éprouve-t-on de l'angoisse ? De la douleur ? Ou peut-être une sagesse bestiale qui se met en marche ? Avec le bistouri, je coupe sans remords. Devrais-je en avoir ? Ce sont les aléas du métier, me dit-on toujours. Je ne sais jamais à quoi on se réfère, si c'est à l'entaille que je fais, à l'absence de sensations ou à la maîtrise que j'ai pour les chasser, acquise avec force. J'ouvre un corps mort et en le découpant, je fuis un peu plus la vie, celle que j'avais prévue à vingt ans et qui n'a pas eu lieu. Parce que, comme dit mon frère Jorge, cela s'est présenté comme ça, nous devons l'accepter pour continuer à vivre même si ça nous coûte. Faire glisser le bistouri jusqu'au pubis, examiner des organes gonflés, des explosions internes, du sang coagulé, recevoir comme des gifles les odeurs et les

gaz qui traversent le masque. Le sang de ce cadavre est allé tomber sur le sol de pierre de cette maison aux portes bleues du Centro Histórico, une immense flaque nocturne –Yaguarcocha – la légende du lac de sang. Une idylle qui se termine bien, en somme, pourrait dire Hortensia Armendáriz, même si cela surprend. Car ce sont les passions, les désirs qui donnent la meilleure mort. Il n’y a pas de meilleure rédemption. Sur cette terre d’effrois, mourir ainsi est une bonne chose.

Hortensia Armendáriz se lève,







ONLIT Editions est une maison d'édition belge, basée à Bruxelles, qui se consacre à explorer et diffuser la création littéraire contemporaine.

Tous les titres ci-dessous sont disponibles en versions papier et numérique.

*Patrick Delperdange est un sale type* de Patrick Delperdange

*Son parfum* de Jacques Mercier

*Les fées penchées* de Véronique Janzyk

*Faux témoignages* de Lorenzo Cecchi

*Sur la grue* d'Olivier Bailly

*Le Pape a disparu* de Nicolas Ancion

*À vivre couché* de Pauline Hillier

*Eaux perdues* de Daniel Adam

*Dérapages* de Véronique Deprêtre

*On est encore aujourd'hui* de Véronique Janzyk

*Comment le chat de mon ex est devenu mon ex-chat* d'Edgar Kosma

*Impasse du 30 février* de Luc Delfosse

*Petite fleur de Java* suivi de *Deux migrations* de Lorenzo Cecchi

*S'enfonçant, spéculer* d'Antoine Boute

*Comme des chiens* de Patrick Delperdange

*Compte à rebours* de Juan d'Oultremont

*Le Vampire de Clichy* de Véronique Janzyk

*Les Fantômes sont des piétons comme les autres* d'Aliette Griz

*Un humour impossible* de Christine Anglot  
*Le Christ obèse* de Larry Tremblay  
*L'Origine du monde* de Coline Mauret  
*Autoroute du soleil* de Grégoire Polet  
*Inspectant, reculer* d'Antoine Boute  
*Là où ça fait mal* d'Edgar Kosma  
*L'homme que les chiens aimaient* d'Eva Kavian  
*Rosa* de Marcel Sel  
*C'est dur de mourir au printemps* d'Alfredo Noriega



ISBN : 978-2-87560-088-2

Dépôt légal : D/2017/13.394/27

Première édition : 3 mai 2017

Imprimé dans l'Union européenne

Coordination éditoriale & maquette : Pierre de Mûelenaere

Relecture : Ariane Lefort

Composition de la couverture : Studio Alvin

Photo de couverture : Lara Gasparotto

Versions epub & kindle : LEC Digital Books

© 2017 Alfredo Noriega & ONLIT Editions

Découvrez l'ensemble de notre catalogue sur [www.onlit.net](http://www.onlit.net)

*Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles*